

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input checked="" type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires:   | La pagination est comme suit : [133]- 164 p.   |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LES  
**Annales Térésiennes**

PUBLICATION MENSUELLE

VII<sup>e</sup> ANNÉE 5<sup>e</sup> LIVRAISON

JANVIER 1893



MONTREAL

J. M. VALOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1626, rue Notre-Dame, 1626.

# LES ANNALES TERESIENNES

7<sup>me</sup> ANNÉE — JANVIER 1893 — 5<sup>me</sup> LIVRAISON

## SOMMAIRE

LE PREMIER DE L'AN, RÉVERIES ET SOUVENIRS.—LA DERNIÈRE VISITE AU COLLÈGE, POÉSIE (PÈRE LORD, S. J.)—M. LE JUGE ROUTHIER ORATEUR, ÉTUDE LITTÉRAIRE.—LETTRE DE ROME.—A PROPOS DE RENAN, NOTE.—PETITE CHRONIQUE.—NOTES DU MOIS.—PROPOS D'ÉCOLIERS.

## LE PREMIER DE L'AN

### RÉVERIES ET SOUVENIRS

Comme la barque glissant rapide sur les flots de la mer replie ses voiles et disparaît dans le port, ainsi 1892, après avoir fui sur l'océan des âges, s'est évanoui dans l'abîme de l'éternité.

\* \* \*

Les heures s'envolent sur l'aile du temps, les années aussi. La vie marche à grands pas.

Nous qui avons commencé avec le milieu de ce siècle, nous nous apercevons que nous ne sommes plus des jeunes gens, ni même des hommes jeunes. "O mes blondes années!" serais-je tenté de m'écrier avec un poète canadien, si l'on n'avait critiqué cette exclamation.

Le temps et la mort marchent ensemble quoique d'un

pas inégal, ils se pressent et renversent tout sur leur passage. Il me semble que je viens d'entrer au collège et qu'hier encore j'étais comme ces enfants de sixième qui sourient à la nouvelle année, l'appellent de leurs vœux ardents parce qu'ils se flattent qu'elle va leur procurer des joies inconnues : cependant que de vides autour de moi ! Nous entrons dans la carrière pleins de vigueur, d'espoir ; les joyeux compagnons, les émules aux talents brillants, les rivaux au travail facile, les bons amis étaient nombreux dans la classe. Après avoir cheminé côte à côte, après nous être séparés un peu, l'un à la suite de l'autre disparaît, disant adieu à la vie, aux rêves, aux illusions, pour aller réaliser des espérances meilleures. Joubert avait à peine monté à l'autel et souri au Dieu incarné descendu du ciel à sa parole, qu'il s'endormait dans le Seigneur. Cordier, son confrère et coparoisien, ne tarda guère à le suivre. William Watts, ce doux ami, fut à peine laissé quelques années pour consoler son vieux père ; Trudel, comme la fauvette, chanta un peu partout et se tut ; Lonergan, avec sa belle intelligence et son grand cœur, promettait beaucoup à l'Eglise ; Lonergan, qui formait de beaux projets pour sa paroisse et ses compatriotes, qui, avec les années n'écoutait plus que le sang de ses pères, comme il disait en badinant, et en réalité redevenait tellement Irlandais, qu'il voulait apprendre le calcul et surtout la règle des intérêts dans la langue de Shakespeare, qu'il avait résolu de ne plus prêcher en français, si ce n'est lorsqu'il serait invité : Lonergan s'est arrêté tout à coup, a souri mélancoliquement à sa sœur, puis est entré dans le grand repos. Ami Champagne ! serrons nos rangs, bientôt il sera inutile de nous compter.

Si nous regardons en avant, nos yeux se ferment parce que ceux que nous cherchons ne sont plus là. A notre première entrée, ils nous avaient accueillis avec tant de bienveillance, ils nous avaient distribué le pain de l'intelligence et du cœur, mais c'est en vain que nous appelons les MM. Aubry, Tassé, Dagenais. Le bon M. Charlebois était resté pourtant au poste. On aurait dit

une épave surnageant sur tous les âges du Séminaire, échappant à toutes ses vicissitudes. Relativement il était jeune, mais comme il avait vécu au temps du fondateur, et qu'enfant il avait partagé les travaux et les jeux des premiers Térésien, il était pour nous un ancien ; son cœur était si large, si aimant, si compatissant cinq ou six générations étaient passées le regardant comme le père à tous. Il aimait tant Ste-Thérèse qu'il semblait attaché au collège, à l'église, au couvent, à l'hospice par des liens qu'aucune puissance ne saurait briser. Lui aussi, à la fin, battu par les flots du temps, miné, pressé par les coups de la maladie, a penché sa tête affaissée sur ses puissantes épaules et nous a laissés en murmurant : "Je meurs, mais le collège ne meurt point."

Enfin, en arrière, parmi ceux qui sont venus après nous, qui ont été nos élèves, qu'il est grand le nombre de ceux qui se sont étiolés, flétris comme de tendres plantes. L'isolement se fait grand tout autour de nous et bientôt, si Dieu ne nous rappelle, nous resterons au milieu de la génération qui monte comme ces grands pins secs oubliés dans un désert. On passe près de nous ; en rendant les salutations, nous arrêtons les regards et la plupart des figures nous sont inconnues. Nous vivons au milieu d'une jeunesse remuante, tapageuse, cela rappelle un passé qui nous sourit de loin dans les brumes, comme un visage qui s'efface dans le crépuscule du soir. Alors avec une douce mélancolie je pense à Cicéron qui affirme quelque part avec un grand sérieux que la jeunesse est une maladie. Je veux bien le croire, mais c'est une maladie qu'on aime et dont personne ne devrait guérir. Nous jetons les yeux sur les amusements de cette foule en liesse, nous les encourageons, mais nous-mêmes nous restons impassibles, silencieux ; c'est que la fraîcheur de nos pensées, la vivacité de nos sentiments s'émeussent et s'en vont.

Est-ce que le sang de nos veines se refroidissant avec l'âge et glaçant nos membres veut nous apprendre à vieillir et à mourir ?

Apprendre à mourir ! n'est-ce point la leçon la plus

sérieuse et la plus importante, puisque d'elle dépend notre bonheur ? Cette félicité, que Dieu a placée dans l'obtention de la fin dernière, ne se trouve point ici-bas ; pour l'atteindre il faut franchir les portes ténébreuses de la mort ; apprendre à mourir c'est donc la plus sage instruction. Alors Cicéron aurait raison lorsqu'il vante la vieillesse ; il s'accorde avec la foi et la philosophie naturelle. Un jour je félicitais mon ami le docteur Jules Prévost, de St-Jérôme, parce qu'il paraissait encore vigoureux comme un jeune homme. " Oh non ! me répondit-il, je vieillis, je le sens dans tous mes membres et dans le cours différent que prennent mes pensées et mes sentiments ; mais je n'en suis pas fâché, j'apprends à mourir. Je me sens moins attaché aux objets qui jusqu'à présent fixaient mes affections ; ces dernières rétrécissent leur cercle et perdent de leur intensité. Encore quelques années et je crois que je quitterai la terre sans regret, bien convaincu que j'ai accompli mon évolution, que ma place demande à être occupée par un autre, et si elle doit l'être par un de mes descendants, je me réjouirai. Est-ce que, à l'automne, la moisson mûrie ne cède point la place à la semence nouvelle ? Est-ce que le vieil arbre devant la grille, lorsqu'il a perdu, avec sa sève, sa beauté, la parure de son feuillage et ne saurait plus fournir son ombre, ne disparaît pas pour permettre aux jeunes pousses qui s'élèvent à sa racine de grandir à leur tour ? " En un mot la vieillesse sage comprend qu'elle est voisine de la mort lorsque le froid glacial du tombeau pénètre jusqu'à son cœur ; que le tombeau c'est la patrie du vieil âge.

Chez les Yésidi, tribu des Kurdes, on grave sur les pierres tombales une hirondelle. Elle n'est pas un oiseau sacré, mais elle rappelle le pèlerinage de la vie : quand vient l'automne elle s'enfuit dans une contrée plus belle ; quand vient l'hiver de la vie humaine, l'homme aussi se prépare à quitter les montagnes où il avait bâti son nid, il s'en va dans un monde meilleur. Sur la terre nous trouvons l'argile, le tombeau, le cimetière ; de l'autre côté, l'aurore et la brillante lumière, d'autres étoiles ; là

bas est un soleil plus pur, un jour qui ne connaît pas de nuit, qui n'aura jamais de fin.

Notre pèlerinage est dur, nous le subissons dans la vallée des pleurs. Des larmes ! mais nous en versons à l'heure de notre naissance et il paraît que la source ne s'en tarit que dans la tombe. La vie est une grande fatigue dont il sera doux de se reposer dans la mort. Douleurs de l'esprit, chagrin du cœur, souffrances du corps, voilà notre lot et parfois dans la désespérance je dirais que nous sommes attirés vers le tombeau pour y puiser le repos, au moins l'immobilité, qui est une apparence de paix. " Rêves sans noms, pâles et douloureuses apparences qu'anime le souffle d'un jour, nous craignons cette mort ? Nous souffrons pendant cette vie d'un jour, nous luttons, nous cherchons le repos, et la tombe est là, et nous fuyons comme si nous étions effrayés par la pensée de l'oubli éternel et par la crainte qu'aucune main amie ne fît pousser une fleur sur notre tombeau ! " Pourtant à celui qui a pleuré avec l'Homme-Dieu sur le Calvaire et comme lui porte sa lourde croix, ou du moins la traîne, quand même il verserait des pleurs, pourvu qu'il se résigne et murmure le " fiat voluntas tua, " pour celui-là, dis-je, qui comprend les croix, les seuls ornements de nos cimetières, la tombe n'est plus ce qu'elle était autrefois, un objet d'horreur, le vestibule du néant ; elle est devenue depuis que le Christ y est entré, depuis que le Christ l'a bénie, comme il avait béni le berceau, le vestibule du ciel. C'est le sillon dans lequel doit être jetée la semence de l'immortalité. Nous y entrons en frémissant comme Lazare, mais pour en sortir pleins d'allégresse. C'est par la foi que nous sommes certains de cela, c'est par la foi que nous savons que dans ce sillon le corps est semé dans la corruption, mais ressuscitera dans l'incorruptibilité ; il est semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel, doué de l'agilité, de la subtilité.

Voilà des pensées bien sombres, comme si le soleil d'un premier jour de l'an n'était pas toujours brillant, comme si ses rayons ne venaient pas éclairer des fronts où se reflète le bonheur. Est-ce que tout le monde n'est pas sur pied, le vieillard et l'enfant, le riche et le pauvre, pour sourire à son voisin, pour féliciter son ami ? Le féliciter, de quoi ? Eh mon Dieu ! d'être encore vivant, d'avoir échappé sain et sauf aux traits de l'impitoyable. Fût-on écopé, il faudrait se réjouir encore parce que les choses auraient pu être pires.

C'est l'époque des bons souhaits, des réconciliations, des promesses d'amitié. Dans la famille, c'est le moment du vrai bonheur domestique ; c'est l'heure pour les époux d'oublier dans un embrassement les peines et les misères, de relever leur cœur et leur courage à la vue des enfants qui s'avancent graves et recueillis et s'en viennent commencer l'année en demandant la bénédiction paternelle et en recevant un baiser plus tendre de la mère qui sourit dans ses larmes ; puis au milieu des cris et des ébats ce sont les étrennes données et reçues, échangées entre les frères et sœurs. Oh ! qu'il fait bon alors d'être dans la famille ! Dans ces courts instants brille une image du ciel qui est l'oubli de tout souci et le parfait contentement du cœur.

Enfants de la famille collégiale, il vous est permis sans doute de regretter ces réjouissances du foyer, mais espérez, demain sera pour vous le jour de l'an. Consolez-vous par la pensée que dans la famille aujourd'hui on parlera beaucoup de l'absent, qu'une portion plus large du gâteau sera mise de côté ; consolez-vous en songeant qu'ici vous aurez deux cent cinquante confrères qui vous presseront cordialement la main et vous souhaiteront le bonheur avec les dons du ciel et de la terre qui peuvent y conduire.

Mes jeunes amis, j'aime ces fêtes du nouvel an, j'aime surtout ce bel usage dans nos familles canadiennes de demander la bénédiction aux pères et aux mères. Il y a dans cet usage quelque chose de patriarcal qui nous reporte à ces grands hommes des premiers âges qui eurent

le privilège de converser avec Dieu et ses envoyés. On pense aux bénédictions de Noé, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Tobie, de Raguel, de Mathias, etc.

Cet usage est une grande leçon de respect aux enfants : ils apprennent de là à s'incliner devant l'autorité des parents, qui n'est pas une autorité déléguée, mais participée de celle de Dieu même. Ce père et cette mère qui bénissent ne peuvent plus être pour vous des êtres ordinaires. Il y a eu ce matin une minute où ils vous sont apparus dans la majesté surhumaine d'un sacerdoce qui les consacre à vos yeux. En ce moment-là, ils ont eu la tête dans le ciel et, au-dessus de leur main, vous en avez vu une autre qui descendait de plus haut.

La bénédiction des parents porte bonheur. A celui de leurs enfants que les patriarches bénissaient d'une manière spéciale était réservée la gloire de compter le Messie parmi ses descendants. Les fils chrétiens bénis par des pères chrétiens marcheront dans les sentiers du Christ, deviendront les héritiers de Dieu.

Mes chers amis, désirez cette bénédiction, demandez-la comme les plus précieuses étrennes qui vous puissent échoir. Témoinnez reconnaissance, amour, dévouement à votre mère ; réjouissez-la en ce jour, qu'elle oublie tout un passé de sollicitudes et de soucis en voyant que ses peines n'ont pas été stériles ; qu'en vous pressant sur son cœur elle éprouve cette joie et cet orgueil maternels qui, selon le langage de l'Écriture sainte, font oublier les douleurs les plus vives à cette faible et sublime créature associée par Dieu dans l'œuvre admirable de sa providence sur le genre humain.

Parmi les rares spectacles de bonheur, et ce monde en offre si peu, je n'en vois pas de plus beau que celui d'un jeune homme s'épanchant dans le sein de sa mère. En face l'un de l'autre, les yeux de l'un dans les yeux de l'autre, le sourire sur les lèvres, les mains se pressent pendant que les paroles coulent et murmurent comme les ondes d'un ruisseau chantant.

Pourquoi aimé-je tant à être témoin de ce spectacle ? Pourquoi, dans le passé, ai-je été jaloux jusqu'à un cer-

tain point ? pourquoi, je le confesse, ai-je envié le sort de l'élève recevant sa couronne de prix des mains de sa mère ? Sans doute parce qu'on n'envie que les biens qui nous manquent. J'ai été sevré si jeune de ces joies que c'est à peine si j'en ai souvenance. Puis le souvenir de ma mère est resté dans ma mémoire et mon imagination, enveloppé d'un voile sombre.

C'était le jour de l'an, il y a trente-six ans aujourd'hui. Depuis longtemps notre mère était malade et pour que la maison fût tranquille on avait exilé les trois lutins du père Rouleau auprès de leur grand'mère à St-Benoît. Le premier jour de l'année 1857 longtemps avant le lever du soleil nous partons pour la maison paternelle où nous avions hâte d'arriver, surtout pour revoir une petite sœur âgée de quelque mois qui était l'objet de nos discours. La réception fut silencieuse et pénible ; sans prononcer une parole, notre père nous conduisit à la chambre où notre mère, étendue sur sa couche de douleur, était en proie aux spasmes de ce dernier combat qu'on appelle l'agonie, comme je le sus plus tard. A genoux, nous regardons notre mère qui tourne vers nous de grands yeux vitrés, enfoncés dans leurs orbites, sans parler, sans donner aucun signe qu'elle nous a reconnus. Mon père et ma tante pleuraient, nous aussi alors nous éclatons en sanglots et on nous ramène à la table. Ce matin du jour de l'an fut, je crois, sans étrennes, et le déjeuner resta intact. Bien des amis, avant d'aller à l'église, *entrèrent chez nous ; ils donnaient la main en silence, ou à mi-voix ils plaignaient les pauvres enfants.* Soit parce que nous n'avions jamais vu mourir, soit que, habitués à voir notre mère malade, nous fussions loin de craindre une fin prochaine, nous reprîmes bientôt nos travaux d'enfants. A nous, avec des traîneaux, il incombait d'entrer le bois pour la nuit. J'ai encore présentes à la mémoire ces scènes ; mon frère plus jeune voulait conduire en maître et ne pouvait se tenir debout sur la glace ; ses chutes fréquentes nous jetaient dans des accès d'hilarité, ce qui fit murmurer ce bon vieux M. Francis Madden, le plus proche voisin, qui en ce moment entrait

dans notre maison. Soudain au milieu de la tempête, dominant le bruit du vent qui faisait tourbillonner la neige, le glas funèbre se fait entendre ; surpris, nous nous arrêtons pour écouter. Chose singulière, il ne nous vint pas à la pensée que ce pouvait bien être le glas de notre mère, et nous nous empressons d'aller à notre tante pour l'informer de l'événement et lui demander qui était mort. Elle ne dit pas un mot, mais elle allongea le bras et son doigt maigre nous indiqua la chambre ; ce que nous vîmes fut compris enfin et senti. Depuis, je sais ce que c'est qu'un orphelin. Voilà pourquoi depuis trente-six ans je regarde et j'admire l'enfance et la jeunesse dans ces fêtes qui ouvrent l'année ; je demande pour elles tous les amusements innocents, mais je n'y ai jamais pris part et je n'ai jamais assisté à ce qu'on appelle des réunions de famille.

Maintenant il vous sera facile de comprendre pourquoi ces pages sont remplies de mélancolie, sinon de tristesse.

S. ROULEAU, Ptre.

---

## DERNIÈRE VISITE AU COLLÈGE

Le bleu mois de juillet achevait sa carrière.  
 Près du grand jeu de paume et sous les arbres verts,  
 Un timide gazon sortait avec mystère,  
 Et voilait les préaux déserts.

J'étais seul et pensif dans une sombre allée,  
 Qui fut jadis témoin de suaves plaisirs,  
 Le cœur plein du passé, l'âme toute gonflée  
 De délicieux souvenirs.

Je relisais mon nom gravé sur un érable,  
 Sur les rustiques bancs qui bordaient le gazon ;  
 Et puis, je retrouvais, ô plaisir ineffable !  
 Celui d'un aimé compagnon . . . .

De mes beaux jours enfuis je humais les arômes ;  
 Je voulais oublier et ne le pouvais pas.  
 Et mon esprit, devant mille rians fantômes,  
 Voulait retourner sur ses pas.

Je méditai longtemps, absorbé, tout morose . . . .  
 L'avenir qui jadis m'avait toujours souri,  
 L'avenir qui m'avait paru riant et rose,  
 N'était plus qu'un gazon flétri.

Et devant cet état que j'ignorais encore,  
 En face d'un passé doux et resplendissant,  
 Je disais : " Du bonheur c'est peut-être l'aurore,  
 Et c'est peut-être le couchant. "

Tout à coup, j'entendis gémir une fauvette  
 Appelant ses petits trop timides encor ;  
 Et la tendre couvée, hésitante, inquiète,  
 Faible, n'osait prendre l'essor.

Je la vis regarder vers la voûte azurée,  
 S'agiter, et pousser de petits cris joyeux,  
 Et s'élancer, d'une aile encor mal assurée,  
 Chantant, gazouillant, vers les cieux.

Et mon cœur me disait : " Quittons ce doux bocage.  
 C'était le tendre nid ; il est temps de voler.  
 Dieu m'appelle vers lui dans un divin langage :  
 Marchons vers le ciel sans trembler ! "

Alors j'allai, le cœur plein d'émotions vives,  
 Sur un ais du lambris écrire mes adieux ;  
 Et m'éloignai, pensif, de ces aimables rives,  
 En y tenant fixés mes yeux.

Ces tendres oisillons ont-ils connu l'orage ? -  
 Ont-ils été poussés vers des cieux incléments ?  
 Je l'ignore . . . Pour moi, sur un sacré rivage,  
 Je n'ai vu que des jours rians.

Dieu m'avait préparé, dans une solitude,  
Ce bonheur que j'avais cherché de tous côtés,  
Cette joie en Dieu seul, cette paix qui prélude  
Aux célestes félicités.

Tant que l'homme s'attache à ce monde, il soupire ;  
L'univers est borné, son cœur est infini.  
Il pourrait y jeter un royaume, un empire :  
L'abîme reste inassouvi.

Voulez-vous le remplir, ce gouffre inexorable ?  
N'y jetez ni plaisirs, ni trésors ; c'est trop peu.  
Peut-on combler la mer avec un grain de sable,  
Ou le cœur sans y mettre Dieu ?

Homme, fils exilé si loin de la patrie,  
Oui, Dieu seul peut guérir ton douloureux ennui.  
Ton âme restera languissante et meurtrie,  
Tant que tu n'iras pas à l'ici.

Car, cette âme ne peut reposer sur la terre ;  
Elle porte un reflet de célestes splendeurs :  
Peut-elle dire au monde, aux vers, à la poussière :  
" Vous êtes ma mère et mes sœurs ? "

Non, non ; pour un moment, si le monde l'entraîne,  
Si les ombres des sens obscurcissent ses yeux,  
Soudain elle se sent vide, sombre, à la gêne :  
Ses désirs la portent aux cieux.

Car elle est, ici-bas, la colombe de l'arche :  
Et le monde, inondé de maux et de douleurs,  
N'offre point de chemin où le cœur en paix marche :  
Il faut voler vers les hauteurs.

Mais le Seigneur est là, qui l'attire et l'appelle,  
Et lui montre, de loin, le séjour immortel ;  
Il l'invite à voler, soutient son essor frêle,  
Et la dirige vers le ciel.

## M. LE JUGE ROUTHIER ORATEUR

## ÉTUDE LITTÉRAIRE

C'est à vous, mes élèves d'hier et d'aujourd'hui, que j'adresse ces réflexions littéraires sur les œuvres oratoires de Son Honneur le juge A. B. Routhier. Ensemble et longtemps nous avons lu et étudié ses *Conférences et discours*, fruits mûrs, fruits exquis d'une âme chaude et poétique, patriotique et religieuse. Il vous sera agréable, je l'espère, que je vous redise ces entretiens de l'école. Ils vous rappelleront des classes, des heures écoulées avec utilité et délices.

Chers élèves, je risque dans les *Annales térésiennes* mes pensées afin qu'elles vous parviennent à tous et que vous les puissiez conserver. J'ai d'autres raisons d'en agir ainsi : l'honorable juge est, entre plusieurs, un des illustres enfants de Ste-Thérèse, et l'Alma Mater se fait gloire de le proclamer ; en outre, le volume des *Conférences et discours* est mis entre les mains de nos élèves, vos frères puînés ; procurons-leur l'avantage d'en savoir les multiples et solides beautés ; enfin ce recueil oratoire est un livre classique ; c'est le témoignage de M. de Plélan, collaborateur distingué à la *Revue du monde catholique*. " Jamais livres mieux que les siens, écrit il, n'ont mérité l'attention de l'Académie ; ils ont pour eux le don rare de contenir tout un monde de pensées nobles, élevées, alliées à une langue souple quoique toujours correcte dans son originalité ; ils ont encore et avant tout l'avantage de tendre vers l'idéal chrétien et de ne préconiser que le Beau, le Vrai, sources fécondes du Bien. "

Mes chers élèves, au début de votre Rhétorique, je vous expliquais que le génie oratoire est un talent complexe. Entre autres dons naturels, vous disais-je avec les maîtres, ce talent suppose, chez l'homme, à un degré excellent, l'intelligence, la sensibilité et l'imagination. Or ces trois facultés se manifestent avec éclat dans les

*Conférences et discours* du juge Routhier. Je vous le ferai voir. Ce faisant, je procéderai avec clarté et je dirai suffisamment pour vous convaincre que la réputation de l'honorable juge, comme orateur, est aussi légitime qu'étendue.

\* \*  
\*

*Oratio vultus animi est*, le discours, disait un ancien, est comme la physionomie de l'âme ; c'est en effet sa manifestation la plus sensible et la plus distinguée. Plus tard Buffon écrivait : "Le style c'est l'homme : " la pensée est évidemment la même. Quand on les applique à l'œuvre totale du littérateur, ces mémorables paroles sont toujours reconnues justes et vraies.

Le juge Routhier ne se dément jamais. Il est l'homme de cœur avant tout. Il ne pense jamais à froid, si vous me permettez cette expression. Chez lui toute pensée se réfléchit de l'esprit au cœur et c'est d'ici qu'elle s'échappe, jaillit délicate, attendrie, ou brûlante.

Le juge a publié des poésies. Ces poésies nous révèlent, en l'exprimant, le triple amour dont son cœur vit et jouit : l'amour domestique, l'amour de la patrie, l'amour de Dieu et de notre sainte religion. Eh bien ! dans l'orateur comme dans le poète le même cœur a parlé. Quoi qu'il dise ou écrive, l'élément pathétique naît et s'enflamme. La parole est moins écrite que pensée et plus sentie qu'entendue. Son cœur est vraiment la muse qui l'inspire ; sa poésie est son âme émue qui s'explique. Comme il l'avait fait poète, son cœur l'a aussi fait orateur : "Pectus est quod disertos facit".... Ici, mes chers élèves, je vous ferai lire quelques pages de ces discours prises au hasard, et vous reconnaîtrez que ces envolées d'éloquence sont les brûlantes effusions d'un cœur généreux. La passion émue, du fond de l'âme où elle s'est amassée, se précipite en orage, éclate en traits de feu qui frappent, qui éblouissent.

Dans le discours qu'il prononçait au congrès catholique tenu à Québec le 24 juin 1880, à la quatrième par-

tie, voici le pathétique développement que l'orateur donnait à cette idée : la religion a sauvé notre nationalité en 1760 :

“ Ouvrons maintenant notre propre histoire, et  
 “ retournons un peu plus d'un siècle en arrière. Quel  
 “ spectacle de désolation et de deuil s'offre à nos regards !  
 “ Cette belle colonie française fondée par une population  
 “ d'élite est passée sous le joug de l'étranger. Son fier  
 “ Montcalm est mort. Son illustre général de Lévis, qui  
 “ ne fut jamais vaincu, est parti pour la France avec ses  
 “ braves officiers et ses troupes valeureuses. Son gou-  
 “ verneur, ses administrateurs, sa noblesse, tous ses  
 “ citoyens les plus marquants l'ont abandonnée. Ses  
 “ villes sont désertes. Les rues de Québec pleurent  
 “ comme celles de Sion, parce qu'elle n'est plus qu'un  
 “ amas de ruines et de cendres, et les campagnes environ-  
 “ nantes sont horriblement dévastées. Les emplois publics  
 “ sont distribués à une nuée d'aventuriers incapables et  
 “ de spoliateurs tyranniques. La persécution est com-  
 “ mencée ; les familles ruinées et décimées par la guerre  
 “ gémissent sous le joug de leurs nouveaux maîtres. Il  
 “ ne reste plus avec le clergé, ferme à son poste, que  
 “ quelques milliers d'agriculteurs disséminés dans les  
 “ campagnes, où règnent la misère et la consternation.

“ Sans doute, on avait eu déjà des jours mauvais, mais  
 “ au-dessus des nuages brillait toujours l'astre de l'espé-  
 “ rance et l'aurore se levait pleine de promesses. La  
 “ gloire militaire illuminait l'horizon, les lauriers rempla-  
 “ çaient les moissons dévastées sur les champs de bataille  
 “ et lorsque l'on voyait aux créneaux de la citadelle  
 “ flotter le vieux drapeau blanc, revenu de Carillon criblé  
 “ de balles, on se disait qu'un jour ce glorieux étendard  
 “ se promènerait vainqueur de l'Atlantique au Pacifique.

“ Hélas ! ces espoirs chimériques sont désormais éva-  
 “ nous. La France a abandonné le champ de bataille ;  
 “ les chefs sont partis pour ne plus revenir, et la victoire  
 “ elle-même, au moment décisif, a trahi le vieux dra-  
 “ peau. La gloire est défaillante et l'espérance est  
 “ morte !

“ O ma patrie ! est-ce bien toi que je vois ainsi réduite ? N’y a-t-il plus vraiment aucun espoir, et le tombeau est-il à jamais scellé sur ton existence ?

“ Non ; car au fond du sépulcre où tu pleures tes chefs absents et tes enfants massacrés, la voix du prêtre s’est fait entendre et elle t’a dit comme le Christ à Béthanie : “ Lazare, lève-toi et marche. ” Et tu t’es levée, et tu as regardé l’horizon, et la voix consolatrice a continué : “ Si tu ne vis plus pour la France, tu vivras pour Dieu ! Tu ne verras plus sur tes murs le drapeau fleurdelisé, mais tu gardes tes autels : j’y baptiserai tes enfants, j’y marierai tes fils et tes filles et le Ciel bénira et multipliera ta postérité. ”

“ Voilà, Messieurs, ce que la religion peut faire et ce qu’elle a fait. Elle ressuscite les peuples morts ! Elle transforme les vaincus en vainqueurs ! A l’heure où tout semble perdu, elle met sur leurs lèvres un hymne d’espérance et ils reprennent leur marche vers le but divin. Il n’y a que Satan et ceux qui le suivent, qui soient d’éternels vaincus ! Le Christ et ses frères sont vainqueurs pour l’éternité ! Ils montent au Calvaire, on les croit morts, et ils vivent. ”

La page suivante s’anime d’une éloquence encore plus émue : les accents deviennent lyriques. Aussi ceux qui eurent le bonheur de l’entendre alors, dit-on, ravis, éblouis par cette inattendue splendeur, se levèrent transportés et frappèrent des pieds et des mains, troublés d’admiration. Cette page contient un contraste saisissant entre deux époques de notre histoire ; je l’extrais du discours prononcé par l’honorable juge, à Québec, le 25 juin 1889.

“ La grande et solennelle démonstration d’hier évoquait encore bien d’autres souvenirs et d’autres contrastes. En contemplant nos rues toutes pavoisées de drapeaux qui s’agitaient et qui jetaient dans l’air les notes joyeuses de je ne sais quel chant national ; en regardant défilér à leur ombre ce flot populaire où l’on voyait se mouvoir toutes les forces vives de la patrie et s’épanouir toutes ses espérances et ses pro-

“ messes de grandeur future, je me reportais invinciblement au douloureux lendemain de la conquête, et le contraste entre les deux dates me frappait de stupeur.

“ Ah ! Messieurs, nous n'avons pas connu comme nos pères les inénarrables douleurs de la défaite ; mais nous aimons assez notre patrie pour nous les représenter, et pour comprendre quel fut leur désespoir quand ils virent ce sol chéri de la patrie, ces chemins de la cité de Champlain profanés par le pied de l'étranger vainqueur.

“ L'étranger, maître du toit natal ! L'étranger montant la garde sur les remparts de la ville bien-aimée et y déployant ses drapeaux ! L'étranger vous coudoyant dans chaque rue de votre ville devenue sa ville, parlant une langue que vous ne comprenez pas, nous écrasant de ses airs de triomphe, portant à son front l'auréole de la victoire, vous regardant comme un vaincu, comme un bien conquis, comme sa chose à lui !! Est-il un deuil comparable à celui-là ?

“ Vainement nos pères avaient tendu les bras vers la France, et fait retentir jusqu'au pied du trône leurs cris de détresse ; nul secours n'était venu. Les trompettes avaient sonné le rappel ; les canons avaient fait mugir l'alarme ; les clochers avaient crié aux clochers ; les vents avaient emporté les plaintes des vaincus aux quatre coins des cieux ; les flots du grand fleuve avaient répété à l'Océan leurs supplications et leurs sanglots... et la France n'avait rien entendu !

“ Sentinelles, avaient crié nos pères, abattez le drapeau de l'étranger du fronton des édifices, et aborez-y le drapeau noir ! car nous voulons mourir : mieux vaut la mort que la conquête.

“ Mais la mort elle-même ne vint pas... Le sépulcre creusé pour recevoir le corps de la jeune France était immense et profond, mais il se trouva trop étroit pour les restes de cette immortelle, et l'Angleterre ne put sceller la pierre sur le tombeau.

“ La noble vaincue se releva... Elle arracha les bandettes qui gênaient la circulation de son sang ! Elle

" déchira le suaire qui paralysait ses mouvements ; et  
 " bientôt reparurent dans tous ses membres la vie, la  
 " force et la beauté.—Et maintenant l'orpheline déshéritée  
 " qui semblait vouée à la mort il n'y a guère plus d'un  
 " siècle, est devenue la noble et riche héritière pleine  
 " de vigueur et de santé que vous avez vue, hier, passant  
 " en triomphe aux acclamations de la foule, dans les  
 " rues en fête de sa ville natale !

" Qu'elle est belle aujourd'hui la jeune France dans  
 " l'épanouissement encore incomplet de sa grâce et de sa  
 " force, avec son sourire de vierge et ses airs de victoire !  
 " Quelle auréole d'espérances et de promesses brille à  
 " son front ! Que de joyaux étincellent dans les plis  
 " ondoyants de sa robe immaculée ! Quel immense et riche  
 " héritage elle porte à ses pieds ! Que d'hommes d'élite et  
 " que de femmes remarquables par leurs vertus forment  
 " sa cour !

S. CORREIL, Ptre.

(A suivre.)

## LETTRE DE ROME

### L'ENFANT JÉSUS

A Rome, comme partout ailleurs dans le monde catho-  
 lique, chaque église ou chaque chapelle expose, pour les  
 fêtes de Noël, son "Enfant-Jésus." Le plus populaire  
 de la catholique cité, probablement même du monde  
 entier, est assurément le "Santissimo Bambino" de  
 l'église de l'Ara Coeli, sur le mont Capitolin. Cette véné-  
 rable statuette fut taillée, dit-on, au XVI<sup>e</sup> siècle, dans  
 un arbre du jardin des Cliviers, par un religieux fran-  
 ciscain. Les Romains l'ont toujours entourée d'une  
 grande vénération ; on lui attribue plusieurs miracles et  
 c'est une coutume pour un grand nombre de malades de  
 se faire apporter la sainte image à leur lit de douleur.

En la voyant passer le peuple ne manque jamais de se mettre à genoux.

J'allai, l'autre jour, avec quelques confrères, lui rendre mon tribut d'hommage. Il pleuvait à plein ciel et néanmoins les visiteurs de la crèche étaient encore nombreux. Une chapelle latérale de la vaste église est devenue un "Bethléem" bien réussi. De la voûte planent des nuées d'esprits célestes qui soutiennent dans les airs une large banderolle sur laquelle nous lisons : "Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis." Au milieu de ces nuages "angéliques" brille l'étoile que les Mages ont vue en Orient. Un heureux arrangement de scènes variées nous laisse voir, épars dans les vallées et sur le penchant des collines, de nombreux troupeaux de blancs agneaux, que leurs pasteurs désertent pour se diriger vers la crèche. L'étable elle-même est de pauvre apparence et convient bien plutôt au bœuf et à l'âne qui l'habitent encore qu'à celui qu'ils réchauffent de leur haleine ! Déjà quelques bergers sont arrivés ; confondus avec eux, les "Rois de l'Orient" se tiennent dans l'attitude du respect le plus profond. Debout, près de la crèche, saint Joseph a l'air de protéger de son bon sourire la Vierge Marie, qui, à genoux devant son divin Fils, lui rend ses devoirs d'adoration et d'amour. Le "Santissimo Bambino," couché sur la paille, attire naturellement tous les regards. Il est emmaillotté à la façon orientale, c'est-à-dire que seule sa tête émerge des langes en soie blanche, ornés de diamants et de pierres précieuses, qui recouvrent tous ses autres membres.

\* \*  
\*

La fête de Noël est pour l'enfance surtout pleine de charmes inoubliables. Qui de nous, lecteurs, en évoquant les souvenirs de ses jeunes années n'aime pas à retrouver celui de la douce figure et des joues roses du "petit Jésus" qu'on vénérât à l'église de son village ? C'est que, quelle que fût la richesse ou la pauvreté de ce "Jésus de cire," il rappelait toujours d'une manière saisissante

les mystérieux abaissements du Dieu qui se fait pour nous petit enfant.

A l'église de l'Ara Cœli, c'est aux enfants qu'échoit en grande partie l'honneur de célébrer les fêtes de l'Enfant-Dieu ; ainsi le veut un antique usage et voici en quoi il consiste : en face de l'exposition de la crèche se dresse, adossée près d'une large colonne, une estrade sur laquelle, tous les jours depuis Noël jusqu'à l'Épiphanie, de midi à cinq heures, montent tour à tour des orateurs de dix, huit et même six ans (garçons et filles).

Le sujet de leurs naïfs discours est tout naturellement trouvé et les harangues ne varient que dans la forme. Autant que mes connaissances en italien me permettent d'en juger, ceux que j'ai entendus étaient fort bien faits. Ces minuscules orateurs avaient une aisance de gesticulation et une facilité d'élocution vraiment surprenantes. On nous parlait de la nuit de Noël, de cette nuit à jamais mystérieuse où Dieu s'est abaissé jusqu'à l'homme, ou plutôt, où l'homme a été élevé jusqu'à Dieu, puisque sa nature a commencé de subsister dans une personne divine. On décrivait les charmes, les grâces et les amabilités de l'Enfant nouveau-né, — on disait les saintes tendresses de sa bienheureuse Mère, les pieuses joies de son père adoptif ; on proclamait le bonheur des humbles bergers de Bethléem ; on exaltait la foi des pieux Rois de l'Orient et généralement on terminait par une fervente prière à l'adresse du " Santissimo Bambino."

Heureuse et sainte tradition de la population romaine ! Puisse-t-elle se conserver toujours ! Ces prières enfantines sont pleines de sages leçons dont on peut retirer de grands avantages spirituels, car ce Jésus de la crèche,

Que dans sa faiblesse  
Il paraît puissant.  
Ah ! plus il s'abaisse  
Et plus il est grand.

ELIE J. AUCLAIR, Ptre.

Collège Canadien à Rome, 12 janvier 1893.

## A PROPOS DE RENAN.—Note

Un de nos correspondants nous adresse la note suivante, que nous insérons volontiers :

Monsieur le Directeur des *Annales Térésienues*. — Un de vos collaborateurs nous dit en parlant de Renan : “ Second Judas, il fut vaincu par un trop grand amour non pas d’un vil argent, mais de lui-même. ” Il eût été plus vrai de dire : “ Le malheureux ! second Judas, il fut vaincu et par un trop grand amour de lui-même et par un trop grand amour d’un vil argent. ” Des écrivains qui se disent bien renseignés nous apprennent que Renan a reçu de Rotschild la somme d’un million de francs pour prix de son livre : “ la Vie de Jésus. ”

Les Judas se ressemblent tous, ils sont tous esclaves de la passion honteuse de l’amour d’eux-mêmes et de l’argent. Combien de Judas en France auraient vendu Jésus et leur conscience pour l’argent du Panama ! *Cuique suum*. Donnons aux traîtres, aux Judas tout ce qui leur appartient.

\*\*

---

 PETITE CHRONIQUE

1er janvier. — Une nouvelle année nous arrive. Nous l’accueillons en fils reconnaissants, puisqu’elle nous est offerte par notre *Père qui est aux cieux*. Notre imagination nous la représente comme un vaste champ à ensemen-  
 cer, vaste en espérances de tous biens, mais ouvert, hélas ! aux semences bonnes et mauvaises. Qu’en sera-t-il de sa vertu productive ? Dieu, qui seul le sait — qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, laisse croître l’ivraie au milieu du bon grain, et donne au sol toute sa fécondité — veut aussi que nous soyons avec lui la main qui plante et qui arrose, l’instrument qui extirpe les mauvaises herbes et donne son excellence à la moisson.

Le 1er janvier au collège, c’est plutôt le milieu que le commencement de l’année ; c’est un point, à peine un

point de suspension dans les études. Dans le livre où s'inscrivent au jour le jour nos faits et gestes, on met à la ligne et voilà tout. La révolution est faite, et les *sœurs filandières* (dit la fable) continuent d'enrouler notre sort comme celui des peuples et des rois.

Cette année, malgré nos désirs, malgré nos espérances rentrées d'aller voir nos parents *chez nous*, le jour de l'an s'est passé moins monotone, il semble, qu'à l'ordinaire. Avec les épanchements du cœur, avec les souhaits de bonne année, etc., etc., nous avons eu force musique. Rien ne dissipe les vapeurs atrabilaires de l'ennui comme la musique. Dans l'après-dîner, brillante répétition de l'orchestre ; dans la soirée, les deux splendides pianos dont un aimable fabricant térésien orne nos parloirs, se sont transportés comme par enchantement dans nos salles de récréation, et nous avons pianoté, chanté, presque dansé toute une veillée. . . . Après une journée si bien remplie, on ne songe plus évidemment qu'à bien dormir sur ses lauriers. Oui ! dormons bien pendant que la tempête qui fait rage au dehors, nous prépare sans doute pour demain un sombre réveil.

2 janvier. — "Après la tempête, le beau temps ;" celle-là ayant fait des siennes hier, celui-ci nous est donné aujourd'hui, jour de grand parloir ; les parents s'en donnent à cœur joie, ils affluent de tous côtés, apportent les étrennes de la nouvelle année, le baiser maternel, la bénédiction du père de famille. Délicieuse journée du 2 janvier ! elle ne procure pas le même bonheur à tous cependant, car tous ne jouissent pas des douceurs d'une visite au parloir ; mais la séance dramatique et musicale dont elle est toujours couronnée, lui donne un cachet d'agrément, amène une diversion qui nous font désirer son retour.

Les élèves ont joué, cette année, "Le Prêtre," drame en six tableaux par Charles Buet. C'est la mise en scène, sans unité de temps ni de lieu, d'un roman du même auteur "Le crime de Maltaverne," dont voici en quelques mots la trame. Olivier Robert, pris de cupidité assassine son bienfaiteur, le marquis de Champlarent.

Le fils de ce dernier, devenu prêtre, fait, dans un voyage aux Indes, la rencontre de l'assassin, qu'il a regardé longtemps comme un second père. Dans un moment critique de sa vie, le meurtrier repentant tombe aux genoux du prêtre et le prie d'entendre sa confession ; puis, confiant dans la bonté de son ami, il lui avoue tout son crime et en sollicite le pardon. Le pardon est accordé. Et... comme tout "vrai" roman finit par un mariage, le frère du prêtre épouse dans la suite la fille de l'assassin.

Ce récit, mis en action, a permis à l'auteur de faire passer sous les yeux des scènes vraiment émouvantes, mais dont le naturel et la vérité laissent plus d'une fois à désirer : défaut, du reste, inhérent à ce genre qui n'est rien moins que classique.

Une comédie-vaudeville en un acte, par Labiche, "Le Misanthrope et l'Auvergnat," vint agréablement clore la séance et parut bien goûtée des spectateurs. L'orchestre, la fanfare, le grand chœur, en remplissant les intermèdes, eurent aussi leur part d'honneur et de succès.

L'assistance a été très nombreuse, au point de nous faire sentir plus que d'ordinaire combien nous sommes à l'étroit, pour donner une séance publique, avec nos seules salles de récréation. Evidemment nous lui ferions bon accueil, s'il nous tombait du ciel un local plus spacieux. Mais le ciel se montrera-t-il si prodigue à notre égard ??? Il n'est pas défendu de l'espérer...

*Un exploit*, 3 janvier.—Voulez-vous, après la séance et la tempête immanquable du 2 janvier retourner dans vos cours ? Evidemment vous êtes dans l'embarras par-dessus la tête. Il est souvent tombé un pied de neige, que dame poudrerie s'est chargée d'accumuler ça et là en *dunes* élégantes d'une profondeur de plusieurs pieds (chiffres ronds). Alors que faire, je vous le demande ? Faire passer la herse et le rouleau, me direz-vous ; non, jetez-vous-y comme dans un bain d'eau froide, tout d'un coup : *audaces fortuna juvat*. Fort bien. Mais ce courage qui nous le donnera ? La milice : il ne gît qu'au cœur du soldat... Donc, capitaine, *fall in !* clairons, sonnez la charge. Que 50, 60 braves s'avancent, bataillon serré,

phalange compacte, enfonçant, écrasant, foulant aux pieds l'ennemi. Sous l'action ardente d'une armée de piétons piétinant et grâce à la parole brûlante, au geste animé des chefs, la neige ne fond pas, mais elle s'affaisse, s'étale, s'aplanit partout ; et, après trois ou quatre tours d'une marche envahissante, l'affaire est faite et bien faite ; le but est doublement atteint ; vous vouliez rendre vos cours praticables pour prendre de l'exercice, vous avez les deux à la fois : *une de perdue, deux de trouvées*. Vive la milice au collège !

*Fête des Rois*, 6 janvier.—*Bis repetita placent*. La fête des rois au collège appartient à ces choses-là. Nous aimons à la voir revenir, et elle nous revient toujours, quoique ancienne, avec un regain de nouveauté. Cette année, il y a eu du nouveau *relativè et absolutè*, dirait un logicien. Nos cinq rois se sont montrés moins absolus que par le passé. Pour tempérer le caractère trop impérieux de leur monarchie, ils se sont donné des *ministres* qu'ils ont fait asseoir à leur table, participer au banquet traditionnel, comptant que ceux qui sont à la peine méritent d'être à l'honneur. Les rois éclos de la fève ont été M. le préfet des études, P. Cousineau, de *philosophie*, J. H. Morin, de *rhétorique*, R. Millette et A. Jasmin, de *sixième*. Le *ministère* était formé de : J. Leclair, J. Beaulieu, A. Paiement, B. Mathieu et E. Lefebvre, élèves finissants.

Etant donné que le rôle des ministres consiste à préconiser la politique du roi, que leurs discours n'ont d'autres limites que le tact et l'inspiration du moment, qu'ils improvisent comme s'ils avaient appris par cœur ; étant donné encore que le roi souvent pense par lui-même et prétend n'être ni muet ni bègue : on conçoit facilement que l'éloquence se fasse fleuve et que ce fleuve coule à pleins bords des heures durant . . . Ce flot de paroles a son bon côté, nous l'avouons — celui de nous faire passer une agréable veillée — à la condition toutefois de rester dans les bornes d'une juste convenance.

À l'*hospice Drapeau*.—“Du 16 au 21 janvier, grand bazar au profit des pauvres,” comme le dit l'affiche officielle qui décore les lambris voyants de notre *heureux*:

bibliophile térésien, M. Félix Paquet. Donc durant toute cette semaine, il y aura foule dans les salles de l'hospice Drapeau. Un généreux citoyen de Ste-Thérèse fabricant de pianos, fait don d'un piano aux Dames de la Charité. Les élèves vont déposer leur obole : les *grands*, mardi ; les *petits*, jeudi. Ils font une trouée gigantesque, va sans dire, au département des friandises et des finesses du palais ; ils en remportent mille objets éphémères et bibelots de toutes sortes. Des physiciens y brocantent même des instruments de précision et un chien *muet*, je suppose, car il n'aboie pas au voleur. Mais leur sentiment charitable demeure et nous le louons. En cet hiver rigoureux, les pauvres ont faim, les pauvres grelottent. Il faut secourir les pauvres, *miserere pauperum*, dit la grammaire, et "vous m'avez donné à manger, vous m'avez vêtu," dira Jésus à ceux qui auront nourri et réchauffé les pauvres.

*Examen du premier semestre*, 30 janvier.—Pendant les trois dernières semaines, les élèves ont fait des compositions sur toutes les matières qu'on enseigne dans les classes. Ce sera l'objet des épreuves de l'examen écrit du premier semestre. On y moissonnera aussi, parmi les meilleurs épis, des gerbes pour l'exposition internationale de Chicago.

Aujourd'hui, 30 janvier, nous sommes au plein feu de l'examen oral, Que sera-t-il ? Evidemment ce que chacun l'aura fait. C'est affaire de justice et non de condescendance et de charité.

---

## NOTES DE CONDUITE POUR LE MOIS DE JANVIER

---

PARFAITEMENT BIEN

A. David, Z. Nepveu, J. Roussil, C. Racine, E. Du-  
bois, J. Filiatrault, A. Graton, A. Langlois, J.-B. Ber-  
trand, O. Boyer, W. Kennedy, L. Bélanger, E. Coursol,  
H. Labelle, G. H. Piché.

## TRÈS BIEN

P. Cousineau, H. Deschambault, A. Ethier, E. Groulx, A. Laplante, E. Lefebvre, Z. Perrault, A. Blondin, C. Chaumont, L. Graton, E. Lapointe, O. Lorrain, J. Mignault, A. Ouimet, J. Godin, J. Barsalou, A. Brosseau, J. de Lamothe, S. Guillet, V. Joannet, C. Lacasse, A. Taillefer, E. Lauzon, J. Pagé, J. St-Jacques, W. Ste. Marie, A. Clairoux, U. Demers, D. Filiatrault, L. Martin, Z. Potvin, S. Cloutier, A. Emeri, J. de Lamothe, J. Desjardins, A. Desroches, Z. Filion, G. Faucher, J. Kimpton, H. Lonergan, A. Messier, S. Ouimet, A. Dion, J. Dion, A. Labelle, P. E. Alarie.

## PRESQUE TRÈS BIEN

M. Bernard, H. Latour, E. Lauzon, H. Ledoux, S. Lonergan, A. Paiement, J. St-Amour, Z. Alarie, B. Gaudet, A. Lawlor, H. Longpré, J. Dorion, A. Graton, L. Lapointe, A. Papineau, A. Valois, Ant. Gauthier, T. Gagnon, J. Lesage, V. Rhéaume, A. Ste-Marie, D. Chaumont, A. Demers, E. Desjardins, L. Dubois, A. Francœur, D. Legault, P. E. Rochon, L. Desroches, C. Lauzon, R. Lauzon, E. Longpré, F. Laurendeau, A. Chamberland, O. Chapleau, L. Desjardins, E. Hébert, R. Millette, A. Nepveu, J. Ouimet, A. St. Onge, J. Lonergan, F. Filion, A. Labelle, G. Gascon, C. Curry.

## PREMIERS DE SEMAINE

## PHILOSOPHIE

*Logique.*—1ers P. Cousineau, A. David ; 2e E. Lefebvre ; 3e E. Groulx ; 4e Z. Nepveu.

*Géométrie.*—1er M. Bernard ; 2e J. Leclair ; 3e H. Latour ; 4e Z. Nepveu.

*Physique.*—1ers P. Cousineau, H. Ledoux ; 2e A. David ; 3e J. Leclair ; 4e J. Roussil.

## RHÉTORIQUE

*Compositions françaises.* — 1er J. Mignault ; 2e A. Fauteux ; 3e C. Chaumont ; 4e J. Morin.

*Compositions latines.* — 1er J. Mignault ; 2e C. Chaumont ; 3e A. Fauteux ; 4e L. Boileau.

*Versions grecques.* — 1er A. Fauteux ; 2e J. Mignault ; 3e J. B. Aubry ; 4e C. E. Marchand.

*Histoire du Canada.* — 1ers J. Mignault, A. Fauteux ; 2e C. E. Marchand ; 3e H. Bernard ; 4es B. Gaudet, L. Boileau.

## SECONDE

*Compositions françaises.* — 1er J. Drouin ; 2e J. Barsalou ; 3e J. de Lamothe ; 4e S. Dulude.

*Amplifications latines.* — 1ers J. Drouin, V. Joannet ; 3e J. Barsalou ; 4e J. de Lamothe.

*Versions grecques.* — 1er J. Drouin ; 2e J. Barsalou ; 3e A. Taillefer ; 4e V. Joannet.

*Histoire moderne.* — 1er J. Drouin ; 2e A. Fortier ; 3e J. Barsalou ; 4e A. Taillefer.

## TROISIÈME

*Thème latin.* — 1er J. St-Jacques ; 2e W. Ste-Marie ; C. Lafortune ; 4e Art. Gauthier.

*Versions grecques.* — 1er W. Ste-Marie ; 2e Art. Gauthier ; 3e J. St-Jacques ; 4e C. Lafortune.

*Algèbre.* — 1er Z. Thérien ; 2e M. Brunet ; 3em J. Archambault ; 4e C. Lafortune.

*Histoire du moyen âge.* — 1ers J. Archambault, T. Morin ; 2es J. Pagé, W. Ste-Marie ; 3es F. X. Bastien, J. M. Filiatrault ; 4e Z. Thérien.

## QUATRIÈME

*Thème latin.* — 1er A. Graton ; 2e A. Langlois ; 3e D. Filiatrault ; 4es Z. Potvin, P. E. Rochon.

*Tenue des livres.* — 1er C. Breton ; 2e E. Desjardins ; 3e G. Thérien ; 4e A. Graton.

*Thème français.*—1er A. Langlois ; 2e P. E. Rochon ; 3e A. Graton ; 4e G. Thérien.

*Anglais.*—1er Z. Potvin ; 2e A. Langlois ; 3e P. E. Rochon ; 4em C. Breton.

## CINQUIÈME

*Thème latin.*—1er L. Groulx ; 2e A. Emery ; 3e G. Rochon ; 4es R. Lauzon, W. Kennedy.

*Mémoire.*—1er L. Groulx ; 2e A. Emery ; 3es R. Lauzon, G. Rochon ; 4e O. Boyer.

*Histoire ancienne.*—1er G. Rochon ; 2es L. Groulx, J. Lavigneur ; 3e O. Boyer ; 4e J. Hurtubise.

*Anglais.*—1er A. Emery ; 2e W. Kennedy ; 3e L. Groulx ; 4e F. X. Laurendeau.

## SIXIÈME

*Version latine.*—1er S. Laferrière ; 2e T. Verschelden ; 3e A. Chamberland ; 4e L. Cousineau.

*Thème latin.*—1ers A. Chamberland, S. Laferrière, E. Lévêque, G. Piché, T. Verschelden.

*Mémoire.*—1er T. Verschelden ; 2e E. Bélair ; 3e G. Piché ; 4e A. Desroches.

*Anglais.*—1er T. Verschelden ; 2e A. Messier ; 3e E. Hébert ; 4e A. Chamberland.

## COURS PRATIQUE

## IÈRE DIVISION

*Thème français.*—1er P. E. Alarie ; 2e Ad. Labelle ; 3e Al. Labelle ; 4e E. Jasmin.

*Sténographie.*—1er Ad. Labelle ; 2e A. Hébert ; 3e W. Hurtubise ; 4es A. Dion, O. Chartier.

*Géographie.*—1er A. Dion ; 2e E. Lévêque ; 3e F. Filion ; 4e W. Hurtubise.

*Histoire sainte.*—1er P. E. Alarie ; 2e A. Hébert ; 3e F. Filion ; 4e Ad Labelle.

## 2ME DIVISION

*Thème français.*—1er J. Latouche ; 2e C. Beaulieu ; 3e O. Dorais.

*Mémoire.*—1ers G. Gascon, J. Latouche ; 2e C. Baullieu ; 3e O. Dorais.

*Anglais.*—1er E. Lévêque ; 2e G. Gascon ; 3e O. Dorais.

## PROPOS D'ECOLIERS

*Echos de discussion.* — La société Ducharme devient attrayante. Les discussions sont chaudes, animées, nos orateurs, pleins de verve et d'entrain. Le 19 octobre dernier, les rhétoriciens nous transportaient sur le continent d'Europe. " L'Espagne doit-elle équiper une flotte pour venger Marie Stuart ? " J. Mignault et J. Barsalou, en galants hommes, plaident pour l'infortunée reine d'Ecosse. " Nos finances, l'état misérable du pays ne permettent pas l'envoi de secours, " opine A. Fauteux, que seconde l'humaniste J. Drouin. Quarante minutes durant, pleuvent les fleurs de rhétorique, l'animation règne chez les discutants. Mais les arguments de ces derniers prévalurent. Les discours des adversaires auraient pu être plus solides, l'assemblée le leur fit voir en donnant à la motion 24 voix de majorité.

Le 27 octobre, quatre philosophes entrent en lice. " Quelle est la meilleure forme de gouvernement ? " — " Vive la monarchie ! " s'écrient P. Cousineau et H. Latour. " En théorie, soit ! " ripostent A. Paiement et A. Nantel, " mais dans la pratique la république l'emporte. Les défenseurs de la forme monarchique, S. Thomas en main, prouvent la supériorité de leur cause, en ce que le pouvoir royal vient directement de Dieu. Dans un second point, ils nous font admirer les actions éclatantes, accomplies sous les rois. De leur côté les partisans de la forme républicaine nous font un lamentable tableau des turpitudes, des abus commis par la plupart des souverains. Ils nous apprennent que la monarchie eut son

apogée au moyen âge, temps d'ignorance et de ténèbres, tandis qu'au dix-neuvième siècle, âge de progrès et de lumières, les monarchies s'écroulent et sous leurs ruines s'élève triomphante la république. Dans une séance subséquente, J. Leclair nous arrive avec un amendement hors d'ordre : " La république l'emporte sur la monarchie absolue. " Un défenseur de cet amendement, J. V. . . . . prestement rappelé dans l'ordre, quitta le lieu de nos débats, honteux comme certain renard de La Fontaine. Malgré les efforts des républicains, la forme monarchique triompha. Respirez, gracieuse reine Victoria, tes sujets te demeurent fidèles ! Continuez à tenir le sceptre "*omnes reges terre* " ; les Térésien, par 17 voix de majorité, donnèrent gain de cause à vos défenseurs.

César et Annibal, deux vieilles reliques, reviennent sur le tapis dans la séance du 3 novembre. " Comparer le petit Annibal à l'immortel César, c'est folie ! " opinent C. Paquette et A. Hémond. Cette folie pourtant trouve des défenseurs, malgré l'énorme disproportion entre le héros romain et celui de Carthage ; A. Lacroix et E. Corbeil descendirent vaillamment dans l'arène ferrailer pour Annibal. Cette discussion occupe deux séances. Evidemment, César a la supériorité : qu'importe ! les défenseurs d'Annibal ne se tiennent pas pour battus. Dans des discours riches, abondants, gracieux, ils nous font voir leur héros servant la patrie, étendant sa prospérité par toutes les nations. Leur parole fut goûtée et méritait la palme de la victoire . . . . Pourquoi faut-il que de mesquines jalousies se glissent partout ? Etre exempt de préventions contre qui que ce soit, est une vertu plus rare qu'on ne pense. Certains membres, ils se connaissent ! n'agirent pas loyalement, et César remporta les suffrages avec 24 voix de majorité. Voilà en peu de mots, la somme de travail dépensée du 1er octobre au 24 novembre dans notre société Ducharme.

ARTHUR GEOFFRION.

*L'ombre de la gloire.*—Je lisais hier cette petite fable toute naïve du chien qui perdit sa proie pour en attraper

l'ombre, et je me demandais quelle était cette ombre après laquelle couraient tant de fous.

Soudain—je ne sais si ce fut par distraction ou autrement — mon esprit se transporta à ces jours encore peu éloignés où Colomb était exalté par tout l'univers.

Elle m'apparut cette grande figure en un lieu d'où le héros voyait ce qui se passait par toute la terre.

L'univers entier l'acclamait. Le poète saisissant sa lyre d'un doigt inspiré, en faisait jaillir les plus suaves accents. L'orateur faisait tressaillir les multitudes en leur montrant dans Colomb l'héroïsme du découvreur et la sublimité du chrétien.

Puis, venaient les processions triomphales, les jeux de la pyrotechnie, des torches, des étoiles aux couleurs variées, des bûchers aux gerbes d'étincelles crépitantes.

Colomb est calme au milieu de ce spectacle, il semble même ne pas s'en occuper. Son regard cherche plus haut un bonheur plus grand.

Il ne fait que jeter un coup d'œil froid sur ces démonstrations, et, d'un sourire moqueur, il semble interroger : "Combien de temps demeureras-tu ?" Personne ne lui répondit. . . . Mais, le soir, les fêtes cessèrent, la multitude se dispersa. Le lendemain on parla un peu de la veille et ce fut tout. Ce nom qui fit hier tant de bruit, ce nom prononcé par toutes les bouches, est aujourd'hui rentré dans le silence ordinaire d'où il était sorti.

Je compris que cette ombre pouvait bien être la gloire humaine. Qu'auraient servi à Colomb ce brillant étalage, ces paroles pompeuses, ces tonnerres retentissants, s'il n'avait eu qu'un aussi frivole mobile dans sa découverte ? — Colomb fut plus sage, il savait que la gloire céleste est éternelle et immuable, tandis que la gloire humaine passe aussi rapide que le nuage et ne laisse pas plus de trace que l'oiseau qui traverse les airs.

J. ALFRED NANTEL.

*Un trône inébranlable.*—Très peu affermie notre petite royauté du jour des Rois. Imaginez donc qu'un orateur a vociféré à la face de nos majestés le cri de : "Vive la

république!" et le peuple écolier a répété: "Vive la république!" Bien plus, cet orateur a osé..... mais je me tais, ma plume se refuse à redire pareille menace.

Comment! notre royauté subirait-elle le sort des vieilles monarchies d'Europe? A cette question je ne puis retenir le vol de ma pensée par delà l'Océan jusqu'aux rives du continent européen.

Devant moi se dressent les royautés du moyen âge, établies sur des bases solides, entourées d'une atmosphère d'autorité et de respect, car je vois les monarques abaisser leur sceptre devant Celui de qui émane toute autorité.... Et ce spectacle produit en moi la sensation que l'on éprouve devant les scènes changeantes de nos théâtres. Tout à coup il se fait comme un grand vent au-dessus de cette terre. La toile précédente est balayée et des décors nouveaux viennent s'offrir à mes yeux. Combien de puissances anéanties! combien de trônes brisés ou chancelants! Le moyen âge avec sa foi vive a disparu sous un souffle d'impiété. Le matérialisme et le scepticisme étendent sur cette terre une obscurité semblable à celle des ténèbres d'Egypte. Ça et là on voit bien encore quelques flambeaux allumés pour certains peuples, certaines sociétés, mais qu'ils sont rares! C'est le *lux in tenebris*.

Au milieu de cette obscurité la science impie lance de temps en temps des globes de feu contre le Christ. Une clameur part de la multitude sans Dieu et son orgueil croissant sans cesse; j'entends son cri de ralliement: Ecrasons l'Infâme!

Mais ces globes de feu dirigés contre l'Eglise du Christ retombent bientôt sur ceux qui l'ont attaquée.

Et ces trônes si dominateurs naguère ont perdu ce qui faisait leur force. Le peuple ne voit plus dans son roi un envoyé de Dieu, mais un homme comme un autre, sans mission d'en haut. Aussi les orages se multiplient autour de ces trônes, les menées deviennent plus sourdes, les complots plus hardis. Ruinés dans leur fondement, ils s'affaisseront lourdement et le bruit de leur chute retentira par tout le monde.

Mais au-dessus de ces trônes et de cet amas de débris, je vois, là-bas, un vieillard. Je le vois et sa vue émeut de respect mon être tout entier. Il est environné d'une clarté qui n'est point de cette terre et dont la splendeur contraste avec les ténèbres qui s'étendent à ses pieds. Son doigt indique sans cesse à la foule qui le suit un port où l'espérance expire faisant place à la sécurité. Lui seul possède un trône que ni les persécutions ni les siècles n'ont pu détruire ni ébranler.

“ Replie cette bannière, lui a crié la multitude des savants impies ! Assez longtemps elle a fasciné les regards de l'ignorance. Laisse-nous dérouler à ses yeux la bannière de la science et le monde gravira les degrés de cette échelle qui conduit au progrès et au bien-être de la société.”

Et je les vis insulter le vieillard qui ne voulait pas leur obéir.

Mais lui, tendant les bras vers eux : “ Portion trop nombreuse, hélas ! du troupeau qui m'a été confié, reviens, disait-il, oh ! reviens, que je te presse sur mon sein.”

Mais, honte à ces bourreaux ! ils le menacent, que dis-je ? ils portent leurs mains sur sa personne sacrée. Ah ! il frémit d'indignation l'ange à qui Dieu a confié la garde de ce saint vieillard. Son regard lance des éclairs, son glaive étincelle dans sa main. Un signe du maître et le massacre sera horrible !

Tremblez ! ô vous qui persécutez le Vicaire du Christ, le Christ aura bien son tour !

Le vieillard se dresse devant le monde. Ses yeux pleurent non sur lui, mais sur ses enfants égarés. Ses yeux pleurent, mais son cœur est plein de sécurité.

Oh ! non, tu ne crains pas, ô Léon ! Ton trône est fondé sur la parole du Christ, qui ne passera pas. Il demeurera encore, il survivra à vos persécutions, potentats de la terre, aussi longtemps que la lumière de la foi brillera devant nos autels. Vous, vous tomberez, car vous êtes périssables. Pour lui, je le vois encore, je le vois toujours à travers les siècles à venir vérifier cette parole du Christ :

“ *Et porte inferi non praevalerunt adversus eam.*”

J. ALFRED NANTEL.

---

Les *Annales Térésiennes* paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

On s'abonne au bureau des *Annales*, Séminaire de Ste Thérèse, ou chez M. J. M. Valois, libraire, 1626, rue Notre Dame, Montréal.

---